

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

Le péché dans le Nouveau Testament.  
Quelques réflexions

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 191-208

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Le péché dans le Nouveau Testament*

## *Quelques réflexions*

Nous aurions pu recueillir le témoignage explicite du Nouveau Testament dès le début de notre semaine d'étude. Du reste ceux qui ont parlé avant moi se sont fréquemment référés à cet enseignement. Les réflexions qui suivent veulent, à la manière d'une conclusion, exprimer ce que le lecteur du Nouveau Testament peut ressentir face au thème de ces journées.

Il n'est pas question d'écrire une théologie du péché dans le Nouveau Testament. Cela exigerait une collection complète de monographies et l'élaboration d'une synthèse fort difficile pour ne pas dire impossible. Nous voulons simplement grouper nos considérations autour de quatre centres d'intérêt<sup>1</sup> :

- I. Ce que le vocabulaire utilisé pour parler du péché nous enseigne.
- II. Ce que la contemplation de Jésus aux prises avec un monde pécheur nous suggère.
- III. Ce que Paul, après Pâques, peut apporter de lumière théologique.
- IV. Ce qui peut être l'attitude du chrétien dans un monde sauvé mais encore marqué par le péché.

<sup>1</sup> Nous donnons en fin d'article une brève bibliographie.

# I. Le vocabulaire nous éclaire

## 1. Un mot bien connu

Le terme grec (*hamartia*) que nous traduisons par **péché** se rencontre assez fréquemment dans le Nouveau Testament. Il est utilisé 173 fois dont 48 fois dans la seule épître aux Romains<sup>2</sup>. Le lecteur éprouve pourtant, à parcourir ces textes, un certain étonnement : le terme de péché qui tient une si large place dans la théologie de tous les auteurs du Nouveau Testament n'est jamais défini clairement. Aucun auteur — nous sommes bien avant Freud ! — n'a senti le besoin de le faire. Chacun s'imaginait sans doute que le catéchisme élémentaire de tout Juif lui en avait donné une compréhension suffisante. C'est pourquoi il est possible de parler de **topique théologique** qui est le bien commun de toute une communauté de foi<sup>3</sup>. Indépendamment de sa culture théologique, chacun connaît la voie de la justice comme celle du péché.

## 2. Une réalité complexe

Parfois pourtant la réflexion se fait plus précise. Pour parler de ce que nous nommons **péché**, les auteurs du Nouveau Testament ont cru bon d'utiliser des termes plus spécifiques qui nous renseignent sur leur conception théologique. Citons-en quelques-uns :

— quand la conduite mauvaise est particulièrement précise, on utilise le mot grec *hamartêma* plus concret que celui d'*hamartia*. Ainsi en 1 Co 6, 18 pour parler de la fornication, ou encore en Rm 3, 25 pour évoquer tous les péchés commis avant Jésus-Christ.

— le péché sera aussi compris comme une **chute hors de la voie** (*parap-tôma* en grec), un faux pas. Ainsi en Rm 4, 25.

<sup>2</sup> A titre de comparaison, notons que Matthieu l'utilise 7 fois, Marc 6 fois, Luc 11 fois et 8 fois dans les Actes, Jean 17 fois.

<sup>3</sup> N'avons-nous pas connu une mentalité semblable dans de nombreuses paroisses chrétiennes ? Les péchés étaient si bien — trop bien ! — catalogués que chacun croyait connaître spontanément ce qui était bien ou mal.

— l'idée de marche avec Dieu si importante à travers toute l'Écriture<sup>4</sup> a permis de comprendre le péché comme *parabasis* c'est-à-dire comme transgression, comme marche dévoyée sur une route parallèle à celle de Dieu, entraînant ainsi une situation de rébellion active à l'égard du Dieu de l'alliance. Ainsi He 2, 2.

— commettre un péché, c'est souvent provoquer un tort et détériorer le climat d'amitié avec quelqu'un. Aussi, s'inspirant de ce qui se passe dans les relations humaines, le Nouveau Testament parle volontiers de **dette contractée**. Par exemple, dans le Notre Père en Mt 6, 12. La notion, dangereuse si elle est comprise de façon mercantile, ne doit pas nous effrayer : le P. Schenker a montré l'importance, dans une saine relation d'amour et dans un vrai processus de réconciliation, de la réparation et de l'offrande<sup>5</sup>. Il reste vrai que les dettes d'amour existent et qu'elles sont les plus onéreuses.

— citons encore deux termes apparentés par leur usage théologique, ceux d'**iniquité** (*anomia* en grec) et de **désobéissance** (*parakoè* en grec). L'on sait que de plus en plus, dans l'histoire du peuple juif, la Loi a été considérée comme la source par excellence de lumière. Ecouter la Loi ou la voix du Seigneur (cf. Ex 19, 5), c'est vivre selon l'alliance. Du reste, chanter le privilège d'avoir reçu la Loi fait le bonheur du psalmiste (cf. des psaumes aussi enthousiastes que les Ps 19 et 119). C'est pourquoi l'*anomia* ou conduite sans loi et contre la Loi fut condamnée avec une telle sévérité<sup>6</sup>. Qu'on lise, par exemple, Mt 7, 23 ou 13, 41. En 1 Jn 3, 4 l'auteur déclare même en une formule lapidaire : « **Le péché** (*hamartia*), **c'est l'iniquité** (*anomia*) ». Mais si vivre selon la Loi revient à **obéir**, c'est-à-dire à écouter, ne pas écouter ou désobéir sera synonyme de **pécher**. Le terme de **désobéissance** (*parakoè*), c'est-à-dire de non-écoute ou d'écoute parallèle (auprès d'émetteurs hostiles à Dieu) devient ainsi une excellente appellation du péché.

<sup>4</sup> Cf. S. Lyonnet, « La voie » dans les Actes des Apôtres, RSR 69 (1981) 149-164 ou encore : Agapè et charismes selon 1 Co 12, 31, dans *Paul de Tarse*, Rome, 1979, pp. 473-483.

<sup>5</sup> Cf. les pages de A. Schenker publiées dans ce fascicule ou mieux son excellent ouvrage : A. Schenker, *Chemins bibliques de la non-violence*, CLD, Chambray, 1987.

<sup>6</sup> Le terme a été compris par les moines de la mer Morte comme conduite violemment opposée à l'Esprit de vérité. Cf. 1 QS 4, 19-20. 23.

### 3. Qu'entend-on par « péché » ?

Nous aurions pu ajouter d'autres termes à la liste précédente<sup>7</sup>. Ceux-ci suffisent à notre propos. Ils nous permettent déjà de mieux saisir ce que le Nouveau Testament entend par **péché** (*hamartia*). Le terme est compris selon trois orientations principales :

— comme **acte précis** contraire à la Loi ou volonté de Dieu. Ainsi Ac 7, 60 ou les nombreux cas où le mot est utilisé au pluriel. C'est peut-être le sens qui se rapproche le plus de notre usage actuel lié à la notion de responsabilité.

— il peut désigner, et c'est bien plus dramatique, **une situation de rupture d'alliance**. Saint Paul évoque en Rm 6, 1-2 une telle situation. Il la déclare incompatible avec l'existence normale d'un baptisé qui est mort au péché et appelé à vivre dans la nouveauté de la grâce.

— le terme peut enfin désigner — et c'est encore plus dramatique — **une puissance maléfique ennemie de Dieu**. C'est fréquemment le cas chez saint Paul, en particulier dans le célèbre texte de Rm 5, 12 et ss. qui oppose Adam et Jésus Christ, l'obéissant et le désobéissant. Parfois le péché s'identifie alors à la convoitise qui nous porte vers le mal ou à Satan lui-même. Sans doute les effets de la présence et de l'activité de cette puissance sont perceptibles. Le médecin peut rattacher ces effets à des instances psychologiques qu'il s'efforce de nommer. Cela est légitime. Il n'appartient pourtant pas aux sciences humaines, à la psychanalyse par exemple, de juger de l'existence personnelle ou de la non-existence de cette puissance maléfique, d'en mesurer la profondeur spirituelle<sup>8</sup>.

### 4. Des verbes significatifs

Il est éclairant d'évoquer rapidement les **verbes** qui accompagnent les vocables désignant le péché. Ils nous renseignent sur la manière de concevoir le péché chez les auteurs bibliques. En simplifiant à l'extrême, on peut

<sup>7</sup> Ceux d'*adikia* ou injustice ou d'*akatharsia* ou impureté, par exemple. Le dernier étant radicalement opposé à la Sainteté de Dieu. Cf Rm 6, 9.

<sup>8</sup> Il importe de respecter, comme le note le P. Pinto de Oliveira, la spécificité des discours, celui du théologien comme celui du médecin.

ranger ces verbes en deux catégories : les uns inspirés par des expériences courantes ; les autres d'une élaboration théologique plus poussée.

Parmi les premiers le verbe **remettre** tient une place importante. Il est présent dans la formule classique « remettre les péchés ». Il n'est pas sans lien avec la conception du péché comme **dette**. Dette d'amour et de liberté.

On peut également citer le verbe **enlever** ou **porter**. L'agneau de Dieu est celui qui enlèvera ou portera le péché considéré comme un poids ou une puissance oppressive (cf. Jn 1, 29). Parmi les verbes bien enracinés dans l'expérience de tous les jours, il faut aussi mentionner celui de **purifier**, même s'il a pris rapidement une coloration très théologique. Mais comme Paul Ricœur l'a bien montré, l'expérience du péché comme **souillure** dont on doit se purifier est enracinée très avant dans l'histoire humaine. Cette notion de purification est du reste à rapprocher de l'eau du baptême et du verbe **laver** qui est utilisé pour ce sacrement<sup>9</sup>.

Parmi les verbes (ou substantifs) plus directement théologiques (quoique ceux que nous venons de citer ont déjà pris une coloration très théologique !) il faut surtout citer celui de **racheter** qui évoque l'idée d'une libération gratuite comparable à celle d'Egypte, un exode toujours renouvelé (cf. Col 1, 14 ; Ep 1, 7) et celui d'expier qui grâce à une offrande agréée devant Dieu (celle du sang étant privilégiée parce que symbole de la vie) permet à un objet, à une personne, à une communauté de retrouver son état de sainteté, de paix et de communion avec Dieu. Ce qui est bien la visée du grand jour de l'expiation, le Kippur.

## 5. Le péché, rupture d'alliance

Résumons ce qu'un examen rapide du vocabulaire nous a appris sur la nature et les effets du péché.

Le péché, parce que non-écoute de la Loi, se présente comme **une rupture d'alliance**, un rejet de la Parole de Dieu qui montre la voie de la vie. Il enferme l'homme dans une situation d'esclavage, d'éloignement et même

<sup>9</sup> Dans les Actes Luc utilisera un verbe très parlant mais plus rare, celui de **blanchir à la chaud, de détruire en frottant**. Ac 3, 19.

d'hostilité à l'égard de Dieu. Il le rend impur face à la sainteté de Dieu, chargé d'une dette : la réponse d'amour qu'il n'a pas voulu apporter à son Dieu.

Jésus assume cette distance et les conséquences de cette rupture. Il en porte le poids. Il va rendre au Père, par son obéissance et son amour, cette présence filiale que celui-ci attend. C'est ce que nous devons maintenant méditer.

## II. Jésus dans un monde pécheur

Nous voulons nous efforcer de saisir à grands traits les attitudes caractéristiques de Jésus aux prises avec le péché et ses conséquences. Nous livrons ainsi, sans pouvoir apporter ici de justification exégétique, les conclusions qui s'imposent à nous après l'étude de nombreux textes du Nouveau Testament.

### 1. Un contraste saisissant

Jésus étonne. D'emblée son attitude va être fort différente de celle de son précurseur Jean-Baptiste. Selon le témoignage des synoptiques, le Baptiste nous présente le visage d'un prédicateur vigoureux qui menace et condamne, tonitrué et annonce des catastrophes pour ceux qui ne se convertiront pas d'urgence. C'est « la grande mission » telle que nos paroisses la connaissait il y a cinquante ans !

Jésus tout en adoptant les croyances de son milieu et de son temps va agir très différemment. Il ne nie certes pas les liens qui existent entre Satan, le péché, la maladie, la mort<sup>10</sup>. Mais il se comporte d'abord comme un médecin pressé qui combat les symptômes douloureux avant de s'attaquer aux causes profondes du mal. Bouleversé devant la civière qui porte en terre le fils unique d'une veuve (Lc 7, 11-17), blessé par la vue d'une femme

<sup>10</sup> Jésus mettra en doute le lien entre **telle** maladie et les péchés personnels de la **personne atteinte**. Ainsi pour l'aveugle-né en Jn 9 ou pour les Galiléens en Lc 13, 2-5.

déformée par la maladie et qui ne peut plus se redresser (Lc 13, 10-17), Jésus ne commence pas par prononcer un exposé théologique sur le mal et la souffrance. Il agit. Il réagit avec des entrailles maternelles. Il dévoile ainsi ce qui a justifié sa venue : **l'amour de Dieu et sa répulsion viscérale devant la souffrance de ses enfants**. On peut d'ailleurs s'interroger : cette série de textes dans lesquels la souffrance des pauvres provoque sans retard l'intervention de Jésus, n'aurait-elle pas dû prévenir et empêcher certains durcissements jansénistes, réduire au silence le terrorisme verbal de maints prédicateurs ?

## 2. A la racine du mal

En bon médecin Jésus ne se contente pas d'un traitement de surface. Quand ses auditeurs peuvent recevoir son message, quand leur foi est suffisante, Jésus agit immédiatement sur **la racine du mal**, sur le péché. La guérison que Marc nous rapporte (Mc 2, 1-12) en fournit un exemple lumineux<sup>11</sup>. Jésus, «voyant leur foi» (quelle belle expression !), peut sans retard se révéler Sauveur. En pardonnant les péchés (« Mon enfant, tes péchés sont remis») il agit sur la vraie paralysie, intérieure, dont l'autre, physique, n'est que le signe et la conséquence. En pardonnant les péchés Jésus manifeste le but essentiel de sa mission. La guérison du paralytique ne vient ici que confirmer de quel pouvoir est investi le Fils de l'Homme, Sauveur<sup>12</sup>.

## 3. Une cohabitation impossible

Ce combat de Jésus contre la souffrance et le péché est déjà révélateur de son comportement. De multiples traits rapportés tout au long des évangiles nous permettent cependant d'accéder timidement et de deviner quelque chose de l'affrontement plus profond qui se joue entre Jésus et les Ténèbres, entre le Libérateur et Satan<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> On peut lire sur ce texte l'excellente étude, d'un point de vue sémiotique, de J. Delorme, Marc 2, 1-13, ou l'ouverture des frontières, *Sémiotique et Bible* n. 30, juin 1983, pp. 1-14.

<sup>12</sup> Jn 5, 14: « Te voilà guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire encore » souligne également cette jonction reconnue par Jésus entre maladie et péché.

<sup>13</sup> Nous renvoyons à l'importante étude de P. Grelot, Jésus devant le « monde du Mal », dans *Foi et culture à la lumière de la Bible*, Ed. Elle Di Ci, Torino, 1981, pp. 131-201.



Ainsi, dès les **tentations** au désert, les évangélistes esquissent le programme de Jésus comme devant être un combat contre Satan. S'il le quitte, à la fin de la scène des tentations, ce n'est que « jusqu'au temps fixé », celui de la passion, l'Heure des ténèbres (cf. Lc 22, 53 et Ac 26, 18).

Saint Marc a particulièrement mis en lumière cet affrontement. Il présente toute la vie de Jésus comme **épiphanie de vie et de libération** au cœur d'un « monde » de ténèbres qui se signale à notre attention par les souffrances, la dureté des cœurs, l'incompréhension chronique, même des disciples les plus proches de Jésus, la persécution et les multiples manifestations des esprits impurs. A tel point que, chez lui, le ministère de Jésus se développe comme un vaste **exorcisme** (paralysies et cécités vaincues) faisant place nette pour l'instauration du Royaume que sa prédication annonce et inaugure.

De son côté l'évangile de Jean révèle l'existence d'un vaste **procès** entre Jésus et le monde (dirigé par un Prince et habité par ses « complices »).

Cette tension permanente entre Jésus et Satan (ou ceux qui le servent) se lit clairement dans les **colères** de Jésus. Quand Jésus s'irrite devant un lépreux<sup>14</sup>, quand il est pris d'un frémissement d'indignation devant la tombe de son ami Lazare (Jn 11, 33.38), nous devons y lire **la transcription métaphorique d'une cohabitation impossible**. Jésus est le Saint, il est la vie et l'amour. Au contact de Satan et de ses œuvres, il ne peut que manifester une répulsion totale dont la colère est le signe sensible. En effet, il ne saurait y avoir de paix et encore moins de communion entre la vie et la mort, la lumière et les ténèbres.

Cela explique aussi certaines **duretés** de Jésus. Elles n'apparaissent qu'à l'égard de ceux qui ont des complicités avec Satan, la souffrance ou l'antitendresse. Par exemple, Jésus ne tolérera pas l'illogisme et l'hypocrisie des scribes qui imposent des fardeaux aux autres sans les porter eux-mêmes (Mt 11, 28 ; 23, 1 ss.). Dans d'autres cas le comportement violent de Jésus soulignera le caractère irrémédiable de certains durcissements. C'est ainsi que Jésus maudit un figuier, qu'il manifeste par une action symbolique à quel point le Temple est souillé et dévié de sa fonction propre (Mc 11, 12-20). Ce sont alors, comme le note fort bien Descamps<sup>15</sup>, « des malédictions réalisées ».

<sup>14</sup> Mc 1, 41 où nous pensons qu'il faut garder la variante « Pris de colère » plutôt que « ému de compassion ».

<sup>15</sup> A. Descamps, *o. c.*, p. 68.

#### 4. Conversion et foi

Jésus ne se contente pas de dénoncer les solidarités maléfiques entre les hommes de « cette génération ». Il ne se borne pas à guérir ponctuellement tel ou tel malade. Il ne cesse de développer son projet initial : pour lui, combattre de manière décisive le péché, c'est lancer un appel à **la conversion et à la foi**. Précisons quelques aspects majeurs de cette prédication.

Et avant tout son appel a un **discernement du cœur**. Si l'on lit certains passages de saint Marc (Mc 7, 1-23, surtout les vv. 14-23) on peut constater comment Jésus se dégage de toute une casuistique subtile qui pouvait provoquer angoisse et sentiment de culpabilité pour mettre en lumière la responsabilité d'un être libre, capable de réflexion et de choix. Dans une pastorale concrète d'accompagnement, il est capital de méditer cet enseignement de Jésus pour neutraliser tel sentiment de culpabilité ou dépasser certaines pratiques répétitives et paralysantes.

Cette perspective de responsabilité et de liberté se retrouve pleinement dans le Sermon sur la Montagne. La volonté amoureuse et libératrice du Père ne peut être vécue à demi par un disciple de Jésus. **L'interprétation de la Loi ne peut être qu'absolue, radicale** (cf. Mt 5, 21 ss.). Un cœur libre ne saurait intégrer, même de façon minime, le meurtre, la haine, l'adultère ou le mensonge dans son projet de vie fondamental<sup>16</sup>. La miséricorde ou la perfection même du Père, voilà le seul horizon digne d'un disciple de Jésus (cf. Mt 5, 48 ; Lc 6, 36).

Le processus de cette conversion est si mystérieux, il comporte une telle part de secret entre Dieu et son enfant que Jésus interdit sans exception à quiconque de **juger son frère** (Mt 7, 1 ss.). Chacun, au contraire, est renvoyé à sa propre responsabilité et à sa conversion personnelle (cf. Jn 8, 7).

La réflexion sur le péché atteint un sommet dans l'évangile de Jean. Ici, le péché qui récapitule tous les autres est de **ne pas croire**. Citons au moins ce passage essentiel :

*Jésus leur disait : « vous, vous êtes d'en-bas ; moi, je suis d'en-haut. Vous, vous êtes du monde ; moi, je ne suis pas de ce monde... Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés. Car si vous ne croyez pas que Je Suis, vous mourrez dans vos péchés. »* Jn 8, 23-24

<sup>16</sup> Autre est le projet de vie, autres sont, hélas ! nos réalisations concrètes. Le premier peut être saint alors que les secondes demeurent entachées de nombreuses faiblesses.

Ceci est d'ailleurs logique si « l'œuvre de Dieu (au singulier)<sup>17</sup>, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé (Jn 6, 29) ». En conclusion de cela, le P. Braun peut écrire : « Somme toute, Jean parle du ou des péché(s) en trois sens différents : 1. la puissance du Mal dans laquelle languit le monde, sous l'empire de Satan ; 2. le refus de la Parole qui s'est fait entendre en Jésus Christ ; 3. les fautes individuelles dans leur variété. Entre les deux premiers, la limite n'est pas toujours tracée. Le péché du monde et le rejet du Christ consistent l'un et l'autre dans une résistance à la lumière de la vérité. D'où leur identité fondamentale »<sup>18</sup>.

Accepter la Parole de Jésus, croire en lui, c'est le **sivre**. Dans la pauvreté du cœur, le don et le service fraternel. C'est passer des ténèbres à la lumière. C'est marcher « en nouveauté de vie » (Rm 6, 4). Voilà la vraie réponse à la provocation du péché.

## 5. Une parabole récapitulative

La parabole du **Fils (ou du Père !) prodigue** (Lc 15, 11-32) va nous permettre de résumer cette partie consacrée à l'attitude de Jésus face au péché. Sans faire une lecture détaillée du texte, retenons les lumières que nous livre la parabole concernant notre thème :

— sur la **nature du péché**. Il est manquement à l'égard de Dieu : « j'ai péché contre le ciel et contre toi »<sup>19</sup>. Si Dieu a un droit, c'est bien de jouir de la **présence de son enfant aimé**. Le péché comporte aussi un éloignement : le cadet se rend en terre lointaine. Il est surtout, à l'instar de la tentative décrite en Gn 3, un essai suicidaire **d'auto-suffisance**. Le prodigue veut vivre, sans dépendre de personne, de ses biens propres. Comme un dieu !

— sur les **conséquences** du péché. Ici la parabole est éloquente. Le péché laisse affamé. Il réduit à l'esclavage. Et les cochons sont là pour montrer que cette servitude n'est pas une sinécure, qu'elle est celle de l'impureté, donc de l'anti-sainteté. En bref, sans conversion, le péché conduit vers le malheur et la mort.

<sup>17</sup> Cf. F.-M. Braun, La réduction du pluriel au singulier dans l'évangile et la première lettre de Jean, NTS 24 (1977/78) 40-67.

<sup>18</sup> F.-M. Braun, *o. c.*, pp. 59-60.

<sup>19</sup> On notera combien nous sommes proches du psaume étudié plus haut : « Contre toi et toi seul j'ai péché », Ps 51.

— sur **la paternité maternelle** de Dieu. Tout ici est plein d'enseignement : le respect sans réticence de la liberté du cadet ; l'attente du Père digne et silencieuse ; l'accueil de l'enfant revenu, débordant de hâte, de tendresse et de générosité. Avec, en repoussoir, pour qu'on ne s'y trompe pas et que le visage du Père apparaisse en toute clarté, la dureté jalouse et mesquine du fils aîné, serviteur de la légalité et d'une religion du devoir.

— sur **la nature de la conversion et du pardon** enfin. La parabole nous indique clairement que la conversion implique toujours une transformation profonde exigeant un changement de mentalité et le départ d'une terre d'esclavage, puis une rentrée dans la demeure et les biens paternels. « La musique et les danses » qu'entend de loin le fils aîné en indique suffisamment l'atmosphère<sup>20</sup>.

## 6. Une parabole vécue

Les Pères de l'Eglise lisaient volontiers les paraboles du point de vue de la vie de Jésus. Dans cette perspective, la parabole de l'Enfant prodigue prend un relief saisissant. Jésus est entré résolument dans cette terre lointaine, celle de l'esclavage de l'humanité. Il est venu révéler l'offre inouïe du Père, afin de susciter une prise de conscience de la profondeur de notre servitude et le désir de nous en libérer. Puis, par son amour et son obéissance, il a rendu possible le retour auprès du Père.

C'est la passion et la mort de Jésus qu'il faut lire dans cette lumière. Il est **mort pour nos péchés**. Son sang est « le sang de l'alliance qui va être répandu **en rémission des péchés** » (Mt 26, 28). Saint Paul précisera : « Il a été livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification » (Rm 4, 25 ou encore 1 Co 15, 3). Soulignons simplement combien ce don de la Cène qui donne un sens à l'ensemble de la Passion est important. Jésus n'est pas seulement le prophète des pauvres et l'ami des pécheurs assassiné par un pouvoir politique et religieux fermé à son message (il est cela aussi !) mais surtout le serviteur solidaire **et de son Père et des hommes**, le grand-prêtre « digne de foi, agréé du Père et miséricordieux » (cf. He 2, 17).

<sup>20</sup> Cf. ici encore le rapprochement possible avec le Ps 51, 10 : « Rends-moi le son de la joie et de la fête : qu'ils dansent les os que tu broyas ! »

## 7. Récapitulons

Jésus n'a donc pas fait de détail. Il est entré au plus profond de l'angoisse du monde. Il n'a pas minimisé la gravité de la situation et du péché. Il l'a assumée jusqu'à la croix. Il a ouvert le chemin de la lutte contre les conséquences du péché (la souffrance et le malheur des hommes) et lancé un appel à la conversion dans la foi, le discernement et la liberté.

## III. Après Pâques: Paul

Après Pâques, la synthèse théologique la plus prodigieuse du Nouveau Testament nous est incontestablement livrée par saint Paul. Il faudrait plus d'une semaine d'étude pour scruter sa théologie du péché<sup>21</sup>. Après avoir évoqué quelques-unes de ses intuitions, nous nous arrêterons — encore que très brièvement — au chapitre 7 de son épître aux Romains.

### 1. Les évidences d'une grande théologie

La pensée de saint Paul est cohérente et puissante. Nous retenons, de sa théologie du péché, les propositions suivantes qui nous paraissent essentielles.

a) En premier lieu son sens étonnant de **la solidarité indéchirable** qui unit les hommes en situation de péché et en attente de salut. Les premiers chapitres de son épître aux Romains (1 à 3) développent abondamment ce point.

b) La variété et la profondeur de ses descriptions de cette **situation lamentable** de l'humanité sans le Christ. Paul utilise tour à tour, pour en parler,

<sup>21</sup> Entre autres ses réflexions concernant ce que la théologie postérieure a nommé Péché Originel. Cf. Rm 5...

révocation de la servitude et de la guerre, de la souillure et de l'impureté, de l'inimitié et de l'éloignement... La méditation de cette situation de malheur n'a rien de morbide. Elle lui permet de ressentir avec plus d'intensité les joies de la libération en Jésus Christ.

c) Saint Paul nous fait part d'une autre **conviction fondamentale** : l'homme ne peut d'aucune façon, malgré les lumières de la Loi bonne et sainte, se sauver lui-même. La grâce lui est indispensable.

d) Notons enfin la vive conscience qu'a Paul de **l'ambiguïté de notre situation de baptisés** (le P. Benoît parle de « situation amphibie »). Par toute une face de nous-mêmes, nous appartenons encore au **monde ancien** et la menace subsiste d'une rechute dans la « chair ». Pourtant notre baptême a fait de nous des **créatures nouvelles** (cf. 2 Co 5, 17) appelées à vivre sous le régime de l'Esprit et de la liberté.

Mais abordons un passage de Paul, Rm 7.

## 2. Rm 7 : Un pèlerinage dans l'histoire

Il faudrait lire dans le détail ce chapitre important, surtout les vv. 7 à 25. Nous ne pouvons le faire ici<sup>22</sup>. Pour notre thème, nous retenons les éléments suivants :

a) Il importe de bien tenir compte de celui qui écrit. Ce n'est d'aucune façon un angoissé. L'auteur de l'épître est Paul, l'ancien Pharisien paisible, fier de son passé. Un Paul qui est sûr de tenir, par grâce, en Jésus ressuscité, **la clef de lecture de toute l'histoire humaine**. Le pèlerinage dans le passé qu'il fait tout au long de ce chapitre 7 prépare l'atmosphère de jubilation du chapitre 8, célébrant notre existence dans l'Esprit.

b) D'où la question tant de fois posée par les commentateurs : qui se cache derrière le JE qui s'exprime dans ces versets ? Si ce n'est ni Paul chrétien, ni le baptisé, qui est-ce ?

<sup>22</sup> On peut se référer aux excellentes pages de : P. Grelot, *Dans les angoisses, l'espérance*, Seuil, Paris, 1983, pp. 280 ss., ouvrage qui renvoie à son étude importante sur *Péché originel et rédemption*, pp. 80 ss. Lire également : S. Lyonnet, *Les étapes du mystère du salut selon l'épître aux Romains*, Cerf, Paris, 1969, pp. 139-160.

Nous répondons : **un personnage rhétorique et littéraire**<sup>23</sup>. Paul fait parler théâtralement un personnage qui aurait vécu ou qui vivrait **hors** de l'horizon du Christ. Ce porte-parole a une vision rétrospective sur la situation de l'humanité avant l'irruption du péché et de la Loi (Todorov dirait une vision « par derrière »), une situation de bonheur qu'il célèbre avec nostalgie. Puis — toujours sans envisager le salut — cet homme prend la mesure de son impuissance : la Loi lui montre le chemin, son cœur peut désirer le bien. Il est pourtant dans l'incapacité foncière de l'accomplir. (Todorov parlerait alors d'une vision « avec ».) D'où son angoisse.

Aussi croyons-nous que le P. Grelot a raison d'écrire : « Tout le monde peut donc se reconnaître dans ce " Je " — **à condition de faire abstraction de l'expérience de la grâce.** — Cette réserve est de taille »<sup>24</sup>.

c) Ce personnage complexe, doté des lumières de Paul théologien mais parlant « hors Christ », évoque l'histoire humaine. Que dit-il ?

Il rappelle d'abord la **phase initiale heureuse de l'humanité** (« Ah ! je vivais jadis sans loi », v. 9). C'est Adam qui décrit sa situation d'avant la chute : une situation d'obéissance heureuse analogue à celle que connaît celui qui vit pleinement dans l'Esprit. « Je vivais sans loi<sup>25</sup> », c'est-à-dire « j'obéissais spontanément à la loi. Elle était comme inexistante dans ma vie ». Un peu comme une maman qui ne sent pas l'existence de la loi qui lui fait une obligation d'aimer son enfant, tant cette tendresse épouse la pente naturelle de son être.

Quand le péché est entré dans le monde (Rm 5) la situation change. Le péché personnifié, le serpent de la Genèse, celui que Sg 2, 24 nommera « le diable » et Jn 16, 12 « le Prince de ce monde » s'empare du **précepte** que Dieu avait donné en vue de la vie pour séduire l'homme et la femme (Gn 3, 13). Il a transformé le **désir en convoitise**<sup>26</sup> et conduit l'homme à la mort (le lien entre le péché et la mort étant évident pour toute la Bible).

<sup>23</sup> Il serait fort utile d'utiliser ici les catégories proposées par T. Todorov, Les catégories du récit littéraire, Communications 8, 1966, pp. 125-151.

<sup>24</sup> P. Grelot, Dans les angoisses... p. 284. Cette réserve montre quel mauvais usage de nombreux prédicateurs ont fait de ce passage de Paul, voulant faire ressentir de l'angoisse au chrétien... qui vit dans l'Esprit !

<sup>25</sup> Ici la Loi ne vise pas seulement la Loi mosaïque mais, comme le note P. Grelot, « toutes les exigences morales de Dieu envers l'humanité tout entière ». Dans les Angoisses... p. 281.

<sup>26</sup> Le terme de « convoitise » mériterait à lui seul un long développement. La convoitise se situe à la racine de tout péché. Cf. S. Lyonnet, *o. c.*, pp. 128 ss. ou P. Grelot, Dans les angoisses... p. 286, note 10.

Une **situation tragique** s'instaure alors. Elle dure depuis la chute de Gn 3 jusqu'au Christ. Elle persiste pour tout homme, si l'on fait abstraction du don de la rédemption. Dans cette perspective, il y a en l'homme une pente qui le pousse vers le Bien. La loi lui montre ce Bien. Sa « raison » ou « l'homme intérieur » le confirme. Pourtant l'action ne suit pas. C'est qu'une autre présence habite ses membres, celle du **péché**. Le drame des origines se répète inlassablement. C'est cette impasse totale que Paul veut nous faire sentir. C'est pourquoi P. Grelot peut dire : « Le long passage de 7, 7-25 n'a pour fonction littéraire que de poser une question, dont le ch. 8 constituera la réponse »<sup>27</sup>.

d) Ainsi le chrétien, libéré par le Christ de cette situation mortelle, peut vivre selon l'Esprit. C'est l'existence nouvelle décrite avec exultation en Rm 8, celle que présupposent toutes les exhortations de saint Paul. Après son adhésion au Christ et son baptême, le chrétien peut, certes, se laisser encore séduire par la convoitise, mais s'il le veut il est victorieux par l'Esprit d'amour qui lui a été donné (cf. Rm 5, 5).

## IV. Le chrétien face au péché

Nous ne pouvons ici livrer que quelques vues partielles<sup>28</sup>. Nous le ferons en deux paragraphes. Nous dessinerons d'abord les grands traits d'une prise de conscience préalable à tout comportement pratique. Nous esquisserons ensuite les points forts de cette attitude concrète que nous préconisons.

### 1. Un univers, le nôtre...

L'important est de garder simultanément présent à notre esprit : l'atmosphère d'affrontement qui a traversé toute la vie de Jésus, la profondeur de l'impasse à laquelle il nous a arrachés et la situation que Paul suppose en Ga 5, ce

<sup>27</sup> P. Grelot, Dans les angoisses... p. 283.

<sup>28</sup> Toute réflexion approfondie exigerait une enquête biblique plus étendue, en particulier une étude de saint Jean avec son atmosphère de procès et de l'Apocalypse si lumineuse et ténébreuse à la fois.



choix de tous les instants proposé au croyant entre la chair et l'esprit, l'amour et la haine, la violence et la paix. Cela implique entre autres :

— la prise de conscience de **l'Amour créateur et rédempteur**. Constamment nous avons, à la lumière de la Parole, à réviser notre « image » du Dieu vivant. Nous n'avons pas trop de toutes les expériences d'amour et d'amitié que nous avons pu faire pour pressentir de quelle atmosphère de tendresse le mystère de Pâques nous a définitivement enveloppés. C'est par amour que nous sommes créés. C'est par amour que nous sommes rachetés. Cet amour que Jésus révèle et vit sans limite.

— la reconnaissance lucide « **du monde du mal** ». Notre optimisme ne doit pas être béat. Le dragon continue la lutte contre la descendance de la femme (cf. Ap 12). La presse quotidienne et son cortège de violences sordides, d'attentats multiples nous dispense de développer ce point.

— la conscience claire de notre **double solidarité** et des profondeurs de l'histoire à laquelle nous participons. Solidaires, nous le sommes d'une humanité blessée, en douleurs d'enfantement. Mais aussi du Christ ressuscité victorieux de la mort.

— l'inventaire, sans complaisance ni angoisse, des retombées du **péché originel** en nous. Soit dans ses conséquences (déficiences physiques et psychiques, déviations culturelles...), soit dans les fascinations inscrites en nous. Le dialogue pastoral rencontre ici celui de l'analyste et de son patient.

— la conscience de l'importance décisive de nos discernements libres et de **nos décisions**. Discernements et décisions toujours laborieux à cause de notre appartenance à la descendance d'Adam, toujours possibles du fait de nos liens combien plus forts avec Jésus Christ ressuscité.

## 2. Une vocation concrète

Nous pouvons enfin esquisser les grandes lignes du comportement d'un chrétien lucide aux prises avec le péché.

a) Saint Paul l'affirme : « Vivre, pour moi, c'est Christ » (Ph 1, 21). Il est capital pour le chrétien de se situer consciemment **en Christ**. Il faudrait laisser monter à notre mémoire les grandes affirmations de Paul : « Tous, vous ne faites qu'un dans le Christ » (Ga 3, 28) ou « Si c'est un même être avec le

Christ que nous sommes devenus...» (Rm 6, 5) ou encore « Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20)... Puis nous demander quel écho de telles propositions rencontrent en nous.

b) Cette prise de conscience de notre « être » en Jésus Christ devrait en tout cas nous inciter à vivre avec lui en état de **familiarité actuelle**. Avec sa personne, avec sa présence eucharistique, avec sa Parole. Les écrits d'une Elisabeth de la Trinité ou de Jean Paul II nous permettent de deviner ce que peut être une telle inhabitation réciproque !

c) Si nous vivons en Jésus Christ et que Jésus Christ vive en nous, un **comportement concret** se dessine pour nous, au milieu de ce monde encore en proie au péché et à ses conséquences.

- Un comportement devant la **souffrance** ressentie comme ennemie du plan de Dieu<sup>29</sup>. Nous comprenons, face à la souffrance des autres ou à nos souffrances personnelles, que nos mouvements de **révolte** peuvent être légitimes. En particulier s'ils s'apparentent aux colères de Jésus qui ne prend jamais son parti de voir mutiler l'œuvre de son Père. Notre lutte pour atténuer ou supprimer la souffrance (surtout celle des autres) n'en sera que plus résolue.

Mais en Jésus Christ la souffrance — la nôtre et celle de nos frères — peut aussi prendre un autre sens, se muer en **épiphane d'amour et en solidarité avec le Sauveur**. Des textes comme 1 P 3, 14-17 ou 4, 13-16 peuvent nous éclairer dans ce sens.

- Un comportement devant la **persécution**. Elle ne sera pas recherchée. Mais elle n'étonnera jamais. Elle devra affiner notre lucidité, attiser notre amour fraternel et purifier notre témoignage. Il est parfois si difficile de ne pas être marqués par l'erreur qu'on combat, de demeurer les témoins de l'amour dans un monde d'injustice et de violence !

- Un comportement devant la **mort**. C'est le point le plus élevé de notre communion possible avec Jésus. Le cardinal Journet avait déclaré qu'il ne souhaitait pas ne pas mourir, parce que Jésus, lui, était mort... Il voulait se conformer jusqu'au bout à son Seigneur, marcher sur la même voie que lui.

<sup>29</sup> On peut lire, dans le précédent numéro des Echos, les réflexions éclairantes d'un médecin chrétien: G. Barras, La souffrance nous interroge, Echos 17 (1987) 54-71.

### 3. Conclusion ou envoi

La réponse ultime du chrétien face à l'agression du mal et du péché résidera toujours dans un amour fraternel efficace. La méditation de 1 Co 13 et d'Ep 5, 15-21 nous donne une description suggestive d'un tel comportement. Saint Paul, en une phrase qui bouscule toute la société antique (et moderne !), nous dit : « **Soyez subordonnés les uns aux autres** » (Ep 5, 21), c'est-à-dire ordonnés dans l'humilité, la bienveillance et la tendresse au bien véritable de l'autre, votre frère et sœur. Pour celui qui vit cela, il n'y a plus de péché.

Grégoire Rouiller

#### Voici quelques titres pour ceux qui veulent approfondir ce thème :

- A. Descamps, le Péché dans le NT, dans *Théologie du péché*, Desclée, Paris-Tournai, 1960, pp. 49-124.
- P. Grelot, Théologie biblique du péché, dans *De la mort à la vie éternelle*, LD 67, Cerf, Paris, 1971, pp. 13-50.
- P. Grelot, *Dans les angoisses l'espérance*, Seuil, Paris, 1983.
- P. Grelot, Jésus devant le « monde du mal », dans *Foi et culture à la lumière de la Bible*, Torino, 1981, pp. 131-201.
- J. Guillet, *Thèmes bibliques*, Paris, 1951, pp. 94-100.
- A. Lefèvre, Péché et pénitence dans la Bible, La Maison-Dieu, n. 55, 1958.
- L. Ligier, *Péché d'Adam et péché du monde*, Théologie 43 et 48, Aubier, Paris, 1961, surtout le 48, NT.
- S. Lyonnet, *De peccato et redemptione*, Romae, 1957.
- S. Lyonnet, *Les étapes du mystère du salut selon l'ép. aux Rm*, Cerf, Paris, 1969.
- S. Lyonnet, L. Sabourin, *Sin, Redemption, and Sacrifice*. A Biblical and Patristic Study, AB 48, Rome, 1970.
- A. Vergote, Apport des données psychanalytiques à l'exégèse. Vie, loi et clivage du Moi dans l'ép. aux Rm 7, dans *Exégèse et herméneutique*, Seuil, Paris, 1971, pp. 109-147.